

De la culture comme trésor et condition d'existence

17^e Colloque « Les arts et la ville »

Au Québec, jusqu'à la création d'un premier ministère de la Culture, en 1961, la culture relevait du ministère de l'Agriculture et de la colonisation ! On en rit aujourd'hui, mais quand on y pense un peu, la relation entre les deux n'est pas aussi « dans le champ » qu'on pourrait le penser !

Ça me plaît bien de penser qu'on reliait alors la culture à la fertilité de la terre. On peut le faire encore aujourd'hui — cette fois de façon consciente et délibérée — parce qu'il est très facile de voir les artistes comme des semeurs : semeurs d'idées, d'images, de mots, de couleurs, de sensibilité, de symboles, de réconfort, de changement et de réflexion. Ces semeurs et ces semeuses sont autant de racines fortes, profondément plantées dans la terre de leur pays. Ce sont ces artistes-racines, avec l'aide des interprètes, les porteurs et les porteuses de culture, qui nourrissent et renforcent l'identité de leur peuple, qui lui donnent un sentiment d'appartenance, qui contribuent à raffiner l'art de vivre, qui allument les consciences dans les périodes de noirceur, comme les 15 artistes qui ont signé le manifeste du *Refus Global* en 1948, qui dénoncent les situations qui le paralysent ou le font régresser, et lui donnent une parole quand tant de gens chez nous manquent de mots pour dire leur souffrance, leurs frustrations ou leur colère. Les artistes, au fond, c'est comme les arbres : quand on les coupe ou qu'on les ignore, il n'y a plus rien pour arrêter l'eau des orages et les glissements de terrain.

Au bout du compte, les artistes et leurs œuvres sont des fabricants de civilisation, parce qu'ils font avancer leur époque et leur peuple. Je les vois comme des « ***pace*** makers »

branchés directement dans le cœur de leur société, des facteurs de mobilisation autour de la beauté — comme au *Festival international de poésie de Trois-Rivières* ou au *Festival international de la marionnette de Jonquière* — et donc, des agents de paix et de cohésion sociale.

On parle d'arts et de culture. Il faut peut-être ici faire une petite distinction : tous les arts font partie de la culture, mais toutes les composantes de la culture ne sont pas des arts. Dans la culture, il y a, en plus des arts, l'Histoire, le patrimoine, les églises, les maisons anciennes, les édifices, les beautés du territoire, la nature, les rivières, les lacs, les rives du fleuve, les paysages à couper le souffle, nos arbres, nos fleurs sauvages, nos animaux, la géologie, l'horticulture, l'artisanat, les fromages, tous les produits régionaux qui prolifèrent de belle façon depuis une décennie, les cuisines régionales, les manières de parler français, les accents et les expressions d'une région à l'autre. Il y a tout ça dans ce qu'on appelle la culture d'un peuple. La culture, c'est l'art de vivre, c'est l'attention et la considération qu'on porte à la vie, à tout ce qui nous est donné par la nature sur un territoire donné ; c'est aussi l'intérêt et la considération qu'on porte aux œuvres inventées par des artistes, qui nous sont transmises par des porteurs et des porteuses de culture. Jadis, quand on nous qualifiait de « porteurs d'eau », ce n'était pas un compliment, même si l'eau est essentielle à la vie. Aujourd'hui, de plus en plus de gens sont des porteurs de culture, tout aussi essentielle à la vie, selon moi, que l'eau et l'air. Quand on voit, depuis une quinzaine d'années, à quel point des arts comme le théâtre et la danse, qui sortaient rarement de Montréal, circulent maintenant à travers tout le Québec, je me dis que nous avançons. Il y a matière à travailler, bien entendu, sur tous les fronts, à tous les niveaux, mais il n'y a pas matière à désespérer, le désespoir et la morosité n'étant pas fiables pour construire une culture solide !

Quand je parle de culture, je parle de la culture fondamentale, je ne parle pas de show-bisness. Je ne parle pas de la sorte de culture propagée par le *star system*, qui nous fait croire que tous les artistes sont millionnaires et que tout le monde peut accéder aux plus hautes sphères internationales, alors que seuls quelques élus auront finalement gloire et argent. Il faut absolument défaire ce mythe en croissance auprès de nos jeunes, et les ramener dans le réel, sur les rives de la connaissance et du développement de soi que la véritable culture génère. Je suis président de l'Union des artistes. Je suis bien placé pour savoir que le secteur culturel regorge d'organismes sans but lucratif et que le « sans but lucratif », ce sont souvent les artistes eux-mêmes ; pourtant ils génèrent des centaines de milliers d'emplois et beaucoup de gens autour d'eux gagnent bien leur vie grâce à leur souffle créateur.

Je ne vous parlerai donc pas beaucoup de cinéma, de télévision et de productions multimédias, non pas que je les exclue de la culture, mais parce qu'en général chaque individu a et aura accès, de plus en plus facilement, à ces produits culturels par l'intermédiaire de différents systèmes de distribution et de diffusion.

La culture dont je veux vous parler, c'est celle de la rencontre : rencontre entre un être humain et une œuvre, entre un lecteur et le livre pensé par un écrivain ; entre l'émotion d'une personne et la toile d'un peintre ; entre le corps d'un spectateur et l'énergie d'un danseur. C'est à la fois quelque chose de terriblement intime et de totalement collectif. C'est de l'ordre de l'intime parce que la rencontre avec une œuvre peut changer une vie, peut modifier notre expérience et nous faire bifurquer. C'est aussi de l'ordre du collectif, parce que certains artistes touchent individuellement des centaines de milliers de personnes à la fois, comme Michel Tremblay, Marie Laberge, Denys Arcand, Réjean Ducharme, Gilles Vigneault, Félix Leclerc. Quand des gens de tous âges et de toutes

provenances sont profondément touchés par une chanson de Dédé Fortin des Colocs, par *Le phoque en Alaska*, ou par *L'Hommage à Rosa Luxembourg* de Jean-Paul Riopelle, une œuvre magistrale exposée au Musée national des Beaux-Arts de Québec, sans même qu'ils aient besoin de comprendre ce que Riopelle a vraiment voulu dire à travers cette fresque picturale, nous sommes au véritable niveau de l'art et de la culture, c'est-à-dire au niveau de l'émotion et de l'appartenance. La culture devrait être considérée comme un trésor, une ressource naturelle, un bien commun que chacun et chacune doit aider à développer, à promouvoir et à protéger. Et puisque cette culture vit dans une langue précise, en français chez nous, il importe aussi de développer, de promouvoir et de protéger cette langue, qui est aussi un trésor, une ressource naturelle et un bien commun. Il importe aussi, et de toute urgence, de donner aux jeunes le goût de découvrir son génie et ses immenses possibilités de création et de communication, et surtout, le goût de la parler et de la défendre, ce que nous n'avons pas fait collectivement depuis un bon moment, il me semble. L'amour d'une langue, ça doit savoir se partager et se transmettre d'une génération à l'autre.

Il n'y a pas si longtemps, au Québec, c'est à peine si on admettait qu'il existait une « culture québécoise », une « littérature québécoise », une « dramaturgie québécoise ». Ce temps-là est bel et bien révolu. Nous avons un théâtre fort, avec des auteurs qui sont traduits et joués dans le monde entier. Nous avons maintenant un cinéma qui est capable de battre à plate couture le cinéma états-unien au *box-office*. Nous avons une littérature forte et très diversifiée. Nous sommes même en train de créer une nouvelle tradition de romans policiers québécois, avec le *Festival du roman policier de St-Pacôme*. Nous avons une littérature jeunesse florissante, à nulle autre pareille dans le monde, traduite jusqu'en Chine. Nos compagnies de danse et nos chorégraphes comme

Marie Chouinard, Edouard Lock, O Vertigo, Jean-Pierre Perreault et plusieurs autres sont reconnus dans le monde entier. Nous avons les cirques et les comédies musicales.

Aujourd'hui, nous sommes fiers de notre culture. Et c'est exactement pour cette raison que notre culture a autant besoin de l'énergie, de l'enthousiasme et des infrastructures de ses villes et de ses villages. Nous en sommes maintenant à l'étape d'afficher cette fierté culturelle de toutes les façons possibles. Nous avons aussi les *Journées de la Culture*. Et cette étape ne peut se franchir sans la collaboration des villes, qui sont responsables des équipements et de la diffusion des arts. On ne peut pas solidifier ces nouvelles attitudes et cette nouvelle conscience culturelle sans l'apport de chacune de nos villes. À Montréal, c'est 47 % de la population qui pratique une activité culturelle. À Longueuil, la championne, c'est 52 %. On n'aurait pas vu ce genre de chiffres il y a 20 ans. Avec la régionalisation que tous les gouvernements nous annoncent depuis des décennies sans la réaliser vraiment, régionalisation que tout le monde souhaite et qu'on espère pour bientôt et qui suppose une compréhension renouvelée des équilibres entre les métropoles et les régions, les villes deviendront des acteurs encore plus importants, encore plus lourds dans le développement, la promotion, la diffusion et la protection de la culture.

La création d'emplois et les impacts économiques générés par la culture sont énormes, toutes les statistiques le disent haut et fort, et les villes qui ont choisi la culture comme axe important de leur développement l'ont expérimenté avec joie ! Mais je vais dire quelque chose qui va peut-être vous heurter : les impacts économiques de la culture, au fond, même réels et importants, ne sont qu'un hameçon pour appâter les gouvernants et les autorités municipales. Ce que la culture apporte en fibre identitaire, en raison de vivre, en bonheur, en enthousiasme, en cohésion sociale et en éducation, est mille fois

plus important et ne se comptabilise pas. Ça se constate, mais ça ne se comptabilise pas. La culture nous fait avancer, elle fait avancer l'Humanité, elle fait de nous de meilleurs êtres humains dans le monde, mais on ne peut malheureusement pas faire de photos de cet événement majeur.

Toutes les villes peuvent avoir un parc industriel et un centre commercial avec des centaines de magasins, ce n'est pas ça qui donnera son identité à une ville. Ce sont les projets artistiques, patrimoniaux, culturels qui vont donner un visage particulier à une ville, qui vont lui donner son identité, sa personnalité propre. Et il faut que cette personnalité se voie. Il faut afficher la culture dans sa ville, il faut que les panneaux soient beaux, qu'ils soient alléchants, qu'ils parlent aux gens et qu'ils les attirent vers la culture. Cette « signalisation culturelle » dit qui nous sommes. Il faut afficher cette fierté au nom des citoyens. Les panneaux de signalisation sont la première petite littérature à laquelle on a accès. Trois-Rivières est dorénavant, même en dehors du Festival, la ville des mots, la capitale mondiale de la poésie. On le voit sur tous les murs. Et ce souffle créateur, à la longue, finit par influencer tous les autres secteurs d'activités et fait que Trois-Rivières est plus grande.

La taille de la ville ou du village importe peu. Par exemple, les autorités de la petite municipalité de lac Sagay, la ville natale de Claude Gauthier, ont construit un circuit de légendes. Ils ont demandé à une douzaine d'écrivains d'écrire une légende. Ils les ont affichées sur de grands panneaux et les ont installées un peu partout dans le village, avec un petit dépliant qui en indique le parcours. Autre exemple : depuis quelques années, Richard Séguin a créé des « Sentiers poétiques » dans son petit village de St-Venant-de-Paquette, en l'Estrie, près des frontières du New Hampshire. C'est un tout petit village d'une centaine d'habitants. Dans la montagne qui surplombe le village, ils ont construit

des sites qui rendent hommage à des écrivains et des artistes comme Alfred DesRochers, Claude Beausoleil, Suzanne Jacob, Pauline Julien, et des dizaines d'autres. Dans chacun des sites, il y a un texte de l'auteur gravé dans le métal, un aménagement paysager, des pierres, des sculptures, un banc pour s'asseoir et se reposer pendant le parcours. Quelques fins de semaines par année, c'est pratiquement tout le village qui fait un « *bi* » pour créer les nouveaux sites de l'année. St-Pacôme-de-Kamouraska, la ville natale d'André Gagnon, est maintenant la ville du roman policier, avec son festival et son prix littéraire. Vous voyez... Il suffit parfois de l'inspiration d'une seule personne, comme Gaston Bellemare à Trois-Rivières ou Richard Séguin à St-Venant, pour réussir à mobiliser tout un village, toute une ville dans un projet artistique.

Pourquoi, quand on arrive sur l'autoroute 20 à la sortie 269, Ste-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, il n'y a-t-il pas un beau panneau qui nous annonce : « Le pays d'Anne Hébert ». Pourquoi, en arrivant à Ste-Agathe-des-Monts, ne voit-on pas un panneau annonçant « *Le pays de Gaston Miron* » ? C'est là que le plus grand poète du Québec est né et qu'il est enterré. Même chose à Sorel : « *Le pays de Germaine Guèvremont* » ? Ou « *Le pays du Survenant* », puisque le film sera bientôt sur nos écrans ? New Carlisle, dans la Baie des Chaleurs, est le pays de René Lévesque. Et ainsi de suite. Je vous laisse imaginer tout le potentiel de ce genre de projets à la grandeur du Québec, puisque nos artistes, nos grands hommes et nos grandes femmes viennent de toutes les régions du Québec. Et si vous habitez un patelin où vos grandes figures fondatrices sont inconnues du reste du Québec et même de chez vous, il faut les faire connaître ! À travers les sociétés historiques qui sont en réseau au travers tout le Québec, il y a une immense matière patrimoniale à sortir des bibliothèques et à exploiter.

Justement, nous sommes dans la Semaine des bibliothèques publiques, dont la marraine est ma consœur comédienne et cinéaste Micheline Lanctôt. On apprend que 90 % des Québécois ont accès à une bibliothèque publique, mais que 6 québécois sur 10 ne les fréquentent pas. C'est 60 % de la population. Dans les sondages, on apprend que 38 % des femmes et 58 % des hommes ne lisent jamais. La bibliothèque devrait pourtant être un des axes culturels important dans une ville, le carrefour de plusieurs projets, un lieu d'inspiration, de rencontres et d'échanges. Ces chiffres nous indiquent le travail qu'il reste à faire, même si nous avons fait des pas de géants depuis 40 ans.

La diversité culturelle

Généralement quand je parle de diversité culturelle, je fais référence à la lutte que nous menons à l'Unesco pour faire adopter un traité juridique international, une Convention, qui reconnaisse le droit souverain des États et des nations de créer et de mettre en œuvre toutes les politiques culturelles nécessaires pour assurer à ces pays et nations, leur espace culturel et pour assurer à tous les citoyens un libre accès à toutes les cultures du monde. Et justement, un des effets bénéfiques de la mondialisation, c'est que les différentes cultures se parlent plus qu'avant. Elles sont davantage intéressées les unes aux autres, et la valeur des échanges est infinie : personne ne parle la même langue, personne n'a la même histoire ni les mêmes souffrances, personne n'a le même cri et pourtant, tout le monde arrive à s'entendre et à se comprendre.

Nommez-moi un peuple qui n'est pas fier de sa culture ? Et le dénominateur commun qui réunit toutes les cultures, le leitmotiv de chacune de ces cultures pourrait s'exprimer de la façon suivante : « Je veux être moi-même, je veux être respectée et entendue. Je ne veux pas être banalisée, ignorée, conquise ou envahie parce que je ne veux pas

disparaître. Laissez-moi vivre et circuler dans le monde ». Toutes ces visions du monde sont une richesse pour la planète, y compris la nôtre, au Québec. Ces visions sont peut-être la plus grande richesse de l'Humanité, passé et présente, parce qu'elles empêchent le monde d'être immobile et de scléroser. Elles tiennent le monde vivant. La vraie richesse du monde, elle n'est ni dans la valeur du pétrole, ni dans celle de l'or, de l'électricité, des mines ou du produit intérieur brut de chacun des pays qui en font partie. La richesse du monde et sa beauté, elle est dans chacun des peuples qui le composent, dans la culture par laquelle ces peuples expriment leur Humanité et dans les langues dont ils se servent pour l'exprimer.

Pour bien des gens, ce concept de la diversité culturelle signifie aussi la variété des artistes venus d'ailleurs qui ont choisi de vivre au Québec et qui nous font entendre leurs rythmes et leurs voix : les voix de Luck Mervil et d'Emmeline Michel, venus d'Haïti, la voix de Lynda Thalie, venue d'Algérie, celle d'Asar Santana, du Brésil et celle de Taima Project venu du nord. Au milieu du renouveau de musique traditionnelle québécoise initié par des jeunes qui n'ont pourtant pas connu l'époque du folklore, on entend des tambours africains, des musiques cubaines, sud-américaines, mexicaines. Aujourd'hui, les auteurs québécois s'appellent aussi Sergio Kokis, Pan Bouyoucas, Marco Micone, Émile Olivier, Abla Fahroud, Wajdi Mouawad, Danny Laferrière, Ying Chen. Des artistes de toute discipline de partout dans le monde viennent nous rejoindre pour compléter et *redessiner* le visage de l'identité québécoise contemporaine. Dans la culture à faire et à entretenir, il y a autant le passé et le présent que le futur.

Ce qu'il faut bien comprendre dans ce combat pour l'adoption d'une Convention pour la diversité des contenus culturels et de leurs expressions artistiques, c'est que la Victoire n'aura pas réglé tous les problèmes. Il faut admettre qu'assurer la pérennité des

politiques culturelles ne les définit pas. Nos questions vont rester les mêmes. Il s'agit de sauver notre liberté que nous avons de nous les poser.

Quelques obstacles

Il y a 1 113 municipalités au Québec, qui se divise, grosso modo, en trois catégories : il y a Montréal, il y a les 9 villes de plus de 100 000 habitants et il y a toutes les autres, dont 746 ont moins de 2 000 habitants. En dehors de Montréal, il y a 1 112 municipalités. Dans plusieurs d'entre elles, ça grouille de projets culturels ; dans certaines autres, il faut faire en sorte de répandre les bienfaits de la culture.

1 113 municipalités au Québec. Sur ce nombre, 90 seulement font partie de l'organisme « *Les arts et la ville* », même si vous rejoignez 70 % de la population à cause des 9 villes de plus de 100 000 habitants qui regroupent 53 % de la population. Il y a fort à parier que dans les 1 023 municipalités qui ne sont pas membres, l'accès à la culture est difficile, voire inexistant. C'est là que le travail reste à faire.

Il nous reste encore des obstacles, des solutions à trouver pour protéger la culture de ceux qui la détestent. Il y a encore des endroits au Québec où les gens se battent féroce-ment CONTRE la culture, qui est encore vue par certains comme un luxe inutile.

Il y a aussi cet autre problème, dans les municipalités un peu éloignées des grands centres, où il y a beaucoup de villégiature. Dans plusieurs villages, les villégiateurs bloquent le développement de la municipalité, de peur de voir leurs taxes augmenter. Or, il y a aussi des gens qui y vivent, des enfants qui y grandissent et qui y sont éduqués. Comment faire pour que ces personnes ne soient pas privées de culture par d'autres personnes qui en ont à profusion là où elles habitent à plein temps ? Gros dilemme, mais c'est un nœud à défaire très rapidement.

Plus on s'éloigne des grands centres, plus on risque de trouver des maires et des conseils municipaux qui contrôlent une ville soit par tradition familiale, soit par intérêt personnel, ou par simple goût du pouvoir. Il faut habiter en dehors des grands centres pour s'apercevoir que les règles ne sont pas partout les mêmes. C'est sur ce noyau dur qu'il faut réfléchir et qu'il faut gruger, avec toute la patience du monde. Ça pourrait commencer dans les MRC : il y aurait des stratégies culturelles à adopter de toute urgence, plus que des règlements de zonage ou d'urbanisme.

Dans ces villes et villages dont je parle, il y a aussi un problème *intergénérationnel* : les vieux contre les jeunes. Et comme les vieux sont plus nombreux, parce que la plupart des régions se vident de leur jeunesse, ils pèsent plus lourd dans toutes les décisions et ont souvent tendance à vouloir que rien ne bouge autour d'eux.

Quelques idées en vrac

— Il faut vite sortir la culture de ce qu'on appelle communément dans une ville « Le service des loisirs » et créer un « Service de la culture ». Quand on nomme les choses autrement, on risque de changer la réalité des choses. La culture est beaucoup plus qu'un simple passe-temps. Plus qu'un service offert à la population, elle est un outil de croissance personnelle. Dans un « service de la culture », le café-théâtre ou le centre culturel ne seront plus en concurrence déloyale avec l'aréna sportif, la piste de motoneige, le terrain de tennis ou la patinoire municipale !

— Il y a déjà des jumelages entre des villes, qui s'accompagnent dans des projets et s'échangent des expertises. Il y aurait peut-être lieu, pour les villes de plus de 10 000 habitants, « d'adopter » des villes plus petites et de leur offrir une partie des activités

culturelles offertes chez elles, en créant une sorte de réseau régional de circulation de la culture.

— Il faut répandre cette merveilleuse idée de la ville de Trois-Rivières (encore elle !) qui a été la première à adopter une politique de lutte à l'exclusion culturelle et à engager un médiateur culturel chargé de faire le pont entre tous les organismes sociaux existants et la culture. Les groupes de femmes, par exemple, pourraient fouiller l'histoire des femmes dans la région et promouvoir l'expression artistique des femmes. Même chose avec les groupes communautaires, qui pourraient défendre les plus démunis tout en fouillant l'histoire du mouvement ouvrier dans leur région. Dans les deux cas, les femmes et les travailleurs, il y a là une histoire et un patrimoine souvent occultés.

- Il faut développer le réflexe d'aller rencontrer les élus municipaux, même s'ils sont rébarbatifs à la culture (surtout s'ils sont rébarbatifs !), de les « tanner » s'il le faut pour leur faire voir tous les avantages qu'ils pourraient tirer de projets culturels et qu'ils finissent par s'ouvrir à la culture. Ça prend du temps, mais ça finit souvent par renverser une situation qui semblait figée dans le béton.

— À l'entrée de chaque ville ou village, il y a toujours le traditionnel panneau « Bienvenue à ... ». Pourquoi ne pas ajouter, dans ce qui pourrait être une consigne à la grandeur du Québec, le nombre d'âmes, comme on le faisait jadis, le nombre de lacs, de rivières, la superficie, le nom indien, s'il y en avait un avant qu'on le change en nom de saint, l'année de la fondation, etc., tout ce qui est pertinent et original d'apprendre sur votre municipalité. N'oubliez pas que les panneaux de signalisation sont le premier niveau de « littérature » auquel on a accès. Je vous jure que les gens s'arrêteraient pour les lire si on les rend « appétissants ».

— Pour aider Montréal à se sentir rattachée au reste du territoire québécois, on pourrait installer des panneaux sur la rue Sherbrooke, qui est en fait la Route 138, quand on sort de l'île à chaque bout, vers l'est ou vers l'ouest. Sur ces panneaux orientés vers l'est, serait inscrit : « Natashquan, 1 308 kilomètres », avec une flèche qui indique « tout droit ». Non seulement ces panneaux feraient-ils sourire les passants, mais symboliquement, ils indiqueraient que Montréal n'est pas isolée sur son île et que nous vivons dans un pays immense où chaque région compte, même la plus éloignée.

— Chez tous les éditeurs, chaque année, on détruit des stocks de livres. C'est ce qu'on appelle « le pilonnage » en jargon d'éditeur. C'est légal, c'est inscrit dans le contrat de chaque écrivain. On ne détruit pas les livres parce qu'ils sont mauvais, loin de là, mais parce qu'ils coûtent trop cher à entreposer. Les éditeurs en vendent donc le papier, au poids. Dans un cas de pilonnage, l'écrivain peut acheter autant d'exemplaires qu'il le souhaite, à 1 \$ l'exemplaire. Au lieu de perdre des livres, pourquoi ne passerait-on pas par les écrivains pour acheter des stocks de livres à 1 \$ pour alimenter les bibliothèques publiques, les centres culturels et les centres en alphabétisation en livres québécois ?

Un organisme comme « Les arts et la ville » est vraiment en train d'inventer une « culture de proximité », comme on a inventé une « police de proximité ». Il faut que vos réflexions et vos actions fassent boule de neige. On est en train de comprendre quelque chose d'essentiel : quand on occupe une position stratégique au service de la population — policier, médecin ou porteur de culture — il faut être proche des gens.

Le cyber contact, par exemple, est une excellente amorce quand on veut inciter quelqu'un à s'arracher à son écran pour aller entendre une lecture de théâtre dans un bistro, voir une exposition dans une brasserie, une performance dans un loft ou aller voir performer des artistes de la rue à Shawinigan. Mais il fait peut-être un peu froid quand

on est seul devant son écran dans l'espace virtuel, même si celui-ci est devenu incontournable et nous apporte des trésors du monde entier à la vitesse de la lumière, jusque dans l'intimité de notre foyer, à toute heure du jour ou de la nuit. La cyber solitude est toujours de la solitude, et la solitude, déjà endémique, n'a pas à être encouragée davantage. La rencontre sur Internet ne remplacera jamais la rencontre chaleureuse entre deux ou plusieurs personnes autour d'une bonne bière ou d'un bon cappuccino !

Internet est un formidable moyen, mais ce n'est pas une fin. Il peut rejoindre facilement quiconque est branché, il informe, il éduque, il aide à faire baisser les coûts de promotion d'un événement quand on est un groupe de jeunes sans argent, mais il ne faut jamais perdre de vue que tout le monde ne roule pas sur l'autoroute électronique. Il faudra donc toujours trouver de nouveaux moyens de joindre les gens et ne pas « s'asseoir sur Internet », si je puis dire. Et si possible, il ne faudrait s'asseoir sur rien du tout. Il faut inventer, inventer sans cesse, comme les artistes le font, inventer de nouveaux moyens de joindre les gens, de nouveaux moyens d'ouvrir l'accès encore plus grand aux Arts et à la culture en général. Il ne faut pas s'enfermer dans des solutions qui sont de bonnes idées un jour, mais désuètes le lendemain. Il faut penser sans préjugés de classe, d'âge, de compte de banque, de niveaux supposés d'intelligence. On voit bien que le QI n'est pas une référence, quand il s'agit de l'expression artistique, quand on voit des trisomiques ou des autistes faire du théâtre, de la musique ou de la peinture. Il faut croire sans l'ombre d'un doute que chacun et chacune en ce monde, pauvre ou riche, éduqué ou pas, peut et doit avoir accès à la culture. C'est de ce principe que toute politique culturelle devrait s'inspirer.

Le goût de la culture ne tombe pas du Ciel. Il se cultive chaque jour, d'abord au sein de la famille, à l'école, puis au hasard des rencontres qui jalonnent une vie. Mais la culture est

indissociable de l'éducation, familiale ou scolaire. C'est là que la curiosité, la toute première qualité d'un « être culturel », se développera. La curiosité et le goût d'être étonné, le goût de l'inconnu et de la découverte. Ce n'est pas inné. Ça prend des stimuli, des exemples à l'intérieur même de la famille et de l'école. Le goût de la culture vient toujours avec le goût de la fête. Les jeunes qui lisent tout ce qui leur tombe sous la main, qui font du théâtre amateur, de la musique ou de la peinture ne deviendront pas tous des artistes, mais une chose est sûre : ils resteront attentifs à la vie culturelle toute leur vie. S'ils ont été dans des musées à partir de la première année, si on leur a transmis l'histoire de leur famille, l'histoire de leur ville, s'ils ont vu du théâtre pour enfants avant même d'aller à l'école, si on leur a fait visiter leur quartier pour en découvrir le patrimoine caché, si on leur a lu des histoires depuis leur naissance, il y a de bonnes chances qu'ils ne puissent plus se passer de nourriture culturelle pour le reste de leurs jours. Il faut conserver tous les cours d'arts, de musique, de peinture, de théâtre, dans les écoles. Il faut que tout le monde, artistes, villes, amoureux de la culture, mette tout leur poids dans la balance pour empêcher la *dé-culturation* de nos enfants. Il ne s'agit pas de remplacer la culture par des heures de culture physique parce qu'on panique sur l'obésité galopante. C'est l'un ET l'autre, un esprit sain dans un corps sain. Mais il faut aussi s'occuper de l'esprit. Il faut empêcher l'école de sombrer dans l'utilitarisme, qui est le contraire de l'Art et de la culture. Il sera bien temps, à la fin du secondaire, de les aligner sur une spécialisation.

Il y a encore plus d'un million d'analphabètes chez nous. C'est 15 % de la population. Et ce nombre est en croissance avec les jeunes qui décrochent de l'école et deviennent ce qu'on appelle des « analphabètes fonctionnels ». On ne peut pas laisser faire. Il faut régler ce problème de toute urgence, il faut en faire une priorité aussi grande que la

santé, puisqu'il s'agit de la « santé psychique » de notre culture. Culture et éducation sont indissociables. L'ignorance est remplie de peurs. La connaissance est une lumière à jamais allumée et une source de joie et de force, c'est le contraire du malheur. La culture n'est pas une question d'argent. Quand on pense qu'on n'y a pas droit, c'est davantage pour des raisons de pauvreté psychique que financière. Il faut développer le réflexe de la culture, c'est-à-dire le goût d'aller vers la culture quand la vie n'est pas rose.

Si les jeunes savaient à quel point les livres, par exemple, peuvent aider à vivre, à quel point ils se seraient jamais seuls s'ils avaient des livres, à quel point un livre peut apporter des solutions à ce que nous ne comprenons pas et qui nous fait mal, je crois qu'ils seraient peut-être moins nombreux dans la rue.

Il faut faire en sorte que le million d'analphabètes qu'il y a encore chez nous aient envie d'apprendre à lire, il faut leur donner le goût des livres et de la connaissance : pour la suite du monde et pour que continue toujours d'apparaître le visage du Québec. L'identité d'un peuple n'est pas quelque chose de figé : elle est la vie, et comme la vie, elle évolue, se raffine. Les œuvres du passé sont un album de photos qu'on feuillette pour se souvenir d'où on vient et à quoi on ressemblait à une certaine époque. Mais les œuvres à venir, celles qui sont en train de s'écrire et de se faire, celles qui s'écriront demain, sont aussi les gardiennes de la pérennité de la culture. Elles continueront de nous faire exister, comme chacune des œuvres déjà présentes dans notre patrimoine culturel.

Notre culture — et peut-être de façon plus aiguë encore au Québec — est la *condition sine qua non* de la durée et de l'inscription de notre peuple dans le monde, de son appartenance au monde. Notre culture est notre portrait collectif, à nul autre pareil, que les artistes remanient, corrigent, augmentent, améliorent à chaque nouvelle œuvre et qu'ils nous offrent en miroir. Les films de Perreault nous ont donné une terre et des gens

à aimer, la langue de Tremblay est traduite dans toutes les langues du monde, le Natashquan de Vigneault est devenu un lieu mythique de la francophonie, le Bozo de Félix a été aimé et consolé par tous les francophones du monde, l'humour de Gélinas et de Clémence nous ont donné plus de tendresse et moins de complaisance envers nous-mêmes, la voix de Pauline Julien était tout le pays à elle seule, l'envergure de Robert Lepage nous a ouvert les portes du monde, la spatule volcanique de Riopelle a inscrit dans le vif des couleurs, les somptueux paysages sauvages du Québec sur les murs du monde entier. Tous ces artistes et des centaines d'autres ont ouvert et ouvrent encore des portes aux plus jeunes qui les suivent et donnent à leur peuple, à chaque œuvre, un peu plus de pays, un peu plus de racines, un peu plus l'envie d'être debout et plus sûr de lui.

Assurer la présence des Arts et des manifestations culturelles de toutes sortes dans la vie des gens et les rendre accessibles sont les deux premiers gestes à poser pour en arriver à ce but que nous partageons : faire de la culture quelque chose de familier, de normal et de vital.